

QUE FAUT-IL ATTENDRE DU CONCILE ?

Lettre à un jeune curé

Trèves, le 16 avril 1961.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

VOUS savez combien je suis heureux de vous voir garder cette bonne coutume de vos années de séminaire : découvrir à votre professeur de liturgie — franchement et sans le ménager — tous vos soucis concernant la liturgie de l'Église et celle de « votre église » comme vous dites si fièrement et si justement depuis que vous êtes nommé curé d'une paroisse détachée de celle dont vous étiez le vicaire. En apercevant votre écriture (toujours un peu nerveuse!) dans mon courrier, je sais déjà que c'est de nouveau une lettre qui vient « du front », et qui parle le langage du front, langage parfois un peu dur, plein d'impatience devant le rythme « si terriblement lent » du développement de l'Église, de son adaptation à un monde nouveau, un langage plutôt *pias aures offendens*, comme on dit à propos des questions de doctrine, mais salutaire pour les oreilles parfois un peu dures de ceux qui — hélas — doivent faire leur travail à l'arrière.

En ce sens, je vous remercie très cordialement de votre longue lettre du lundi de Pâques, dans laquelle vous m'avez décrit la première célébration de la Vigile pascale avec vos paroissiens, en soulignant tout ce qu'il y manque encore et tout ce que vous attendez du Concile futur, afin que cette célébration centrale de l'année liturgique devienne enfin « vraie », et par suite nourrissante.

Permettez-moi d'ajourner pour le moment ma réponse sur quelques questions de détail que vous m'avez posées dans cette lettre, et laissez-moi exprimer aujourd'hui un souci plus général et plus profond, qui m'inquiète, si je relis vos dernières lettres. Je parlerai franchement, comme vous l'avez fait, parce que je sais que vous le désirez et parce que vous comprenez que c'est plutôt la sollicitude du confrère que celle de l'ancien professeur qui me dicte ces paroles. Les espoirs que vous mettez dans le Concile futur quant à la réforme liturgique qu'il instaurera me semblent excessifs, et, à cause de cet excès, dangereux. Vous savez qu'avec vous j'espère de tout mon cœur que le Concile, auquel, selon l'expression du Saint-Père, les *altiora principia* de la réforme liturgique seront soumis, fera un grand pas en avant. Mais, en relisant vos lettres, j'ai parfois l'impression que vous attendez (et avec quelle impatience!) quelque chose comme un « jour zéro », qui marquera le début d'une liturgie enfin vraie, enfin parfaite, d'une liturgie qui comblera les désirs des pasteurs, et ceux des fidèles en même temps.

Ne pressentez-vous pas combien sont dangereux des espoirs de ce genre? D'abord ils seront, sans aucun doute, cruellement déçus. Même si tout allait dans le sens de vos espoirs (mais qui peut le promettre?), la liturgie réformée par le II^e Concile du Vatican et par la Commission qu'il va sans doute déléguer pour les détails de cette réforme, restera une liturgie humaine, avec des imperfections et des déficiences. Car l'Église ne peut plus retourner d'un coup à sa première enfance, à la souplesse et à la spontanéité de ses débuts. Ce que l'on dit de sa jeunesse éternelle ne vaut que de son message, de ses mystères eux-mêmes; mais pour le reste elle porte le poids des siècles; il est utopique d'espérer que sa liturgie retrouvera vers l'an 2000 toute la fraîcheur qu'elle avait vers l'an 200; ce qu'il lui faut plutôt, c'est de vieillir.

Mais cette déception inévitable et cruelle n'est pas encore le danger précis dont je voulais vous parler. Il y a un danger beaucoup plus immédiat, qui naît de ces espoirs utopiques : le danger du relativisme envers la liturgie actuelle. Relativisme d'abord en ce sens : anticipation illégitime des réformes souhaitables. « Si le Pape lui-même reconnaît que la liturgie actuelle est déficiente, il faut mettre la main à

la pâte. Si personne ne commence, rien ne se passera. *Liturgia propter homines.* » Vous connaissez ce refrain et vous savez combien il est séduisant pour maintes oreilles cléricales. Mais il ne faut pas beaucoup réfléchir pour en découvrir les dissonances : désobéissance naissant d'un manque de sens vraiment ecclésial, manque de fair play à un moment où l'Église a donné les preuves de sa volonté de réformer la liturgie; manque de discipline, d'esprit de corps, de respect fraternel enfin envers les confrères qui sont plus consciencieux et envers les fidèles qui ne comprennent plus rien à ce qu'on leur dit de l'unité de la liturgie catholique. Vous me répondrez peut-être qu'il faut distinguer entre réformes intelligentes et réformes moins intelligentes, réformes secondaires et réformes importantes? Mais qui déterminera ce qui est intelligent et moins intelligent, secondaire et important en matière liturgique, si ce n'est l'Église elle-même? Le principe même d'une réforme non autorisée conduit nécessairement à un chaos liturgique, dont ne profiteront que les ennemis de l'Église et les ennemis de la liturgie.

J'ajoute un dernier motif, moins noble sans doute, mais sérieux lui aussi : il n'y a rien qui nuise tant à la réforme en préparation, que l'impression que cette réforme est anticipée illégitimement et de propria auctoritate par les pasteurs.

Mais un relativisme encore plus dangereux peut naître des espoirs excessifs mis dans le Concile : le relativisme dans notre accomplissement personnel de la liturgie présente. Vous connaissez bien cette tendance du cœur humain (tendance dont on a dit qu'elle caractérise notre génération comme aucune autre) : la tendance à ajourner les décisions, à vivre dans des situations irréelles. Dans les profondeurs de nos cœurs il y a cette voix du somnolent (que saint Augustin nous a décrite en parlant de sa situation intérieure avant sa conversion), qui dit toujours : *Sine paululum...* Quel danger, si ce vieil homme au-dedans de nous peut se justifier par l'argument du « jour zéro » à venir! Oui, il dira : « Dès ce jour-là je célébrerai la messe, je dirai mon bréviaire d'une manière parfaite. Le moment présent n'est qu'un entracte; je me contente, jusqu'à ce jour à venir, d'accomplir matériellement une liturgie « tellement défi-

ciente... » Mon cher confrère, êtes-vous sûr que vous verrez ce jour ? Croyez-vous que la prière, dès ce jour-là, ne requerra plus ce labor improbus qui lui est propre depuis la chute de nos premiers parents ? Au fond, le bréviaire et le missel, réformés, poseront les mêmes problèmes que la liturgie actuelle : le problème de se quitter soi-même pour rejoindre le Dieu vivant ; c'est toujours un peu comme mourir. Croyez-moi, l'accomplissement d'une liturgie réformée dépendra de ce que vous faites de la liturgie actuelle, qui, malgré toutes les déficiences, est la prière de l'Église vivante d'aujourd'hui, et dont la charge comme président de l'assemblée liturgique ou comme représentant de ceux qui ne savent plus ou ne veulent plus prier, est une des grandes grâces de notre vie sacerdotale.

Cher Monsieur le Curé, je vous ai écrit cette longue lettre parce que je suis sûr que vous la lirez et la relirez, et que vous méditerez sur un danger dont votre bon sens vous dira qu'il n'est pas irréel. Je prie avec vous pour que le Seigneur inspire au Concile futur toutes les réformes liturgiques dont son Église a besoin au milieu du 20^e siècle, mais je prie aussi qu'il nous préserve — moi et vous et nous tous — des espoirs excessifs et utopiques, et des maux qui pourraient en naître.

Croyez à mes sentiments bien fraternels dans le Seigneur.

BALTHASAR FISCHER.